



Léon

Je m'appelle Leon Walter Tillage. Je suis né le 19 janvier 1936. J'ai huit frères et sœurs et je suis le deuxième. Dans notre enfance, nous habitons près de Fuquay, une petite ville régie par les lois Jim Crow¹, aux abords de Raleigh, la capitale de la Caroline du Nord.

Je me souviens qu'étant petit garçon, je me regardais souvent dans le miroir et je maudissais ce visage noir qui était le mien. Mais à cette époque, on ne nous appelait pas « noir ». On ne parlait pas de « minorité ». On disait « moricaud » ou « nègre ».

1. *Note du traducteur* : lois restrictives et racistes par lesquelles les États du Sud rechignent à faire respecter les droits accordés aux Noirs après la guerre de Sécession (en 1868, une loi sur les droits civiques leur a donné l'égalité avec les Blancs).



Le métayage

On vivait dans une ferme qui appartenait à M. Johnson. Il avait beaucoup d'hectares et il y faisait pousser beaucoup de choses : maïs, tabac, coton, luzerne, blé et parfois même de la canne à sucre. Il y avait surtout du coton et du tabac, car à l'époque c'étaient les récoltes les plus pratiquées.

Mon père était métayer, c'est-à-dire qu'il devait partager la moitié de ce qu'il récoltait avec M. Johnson. En gros, disons que M. Johnson donnait à cultiver à mon père dix arpents

de tabac, dix arpents de luzerne, dix arpents de maïs, etc., et que, ensuite, à la fin de l'année, au moment de la vente des récoltes et du règlement des comptes, M. Johnson prenait pour chaque culture le bénéfice de cinq arpents et laissait le reste à mon père.

Cela a peut-être l'air bien comme ça, mais en fait mon père devait en plus payer nos provisions à M. Johnson, et il avait acheté à crédit au magasin du coin la nourriture dont nous avions besoin pour vivre l'année d'avant. Donc, sur sa moitié à lui, mon père devait rembourser ses dettes.

Voyez-vous, M. Johnson avait arrangé tout cela avec le gérant du magasin du coin afin que nous puissions nous y approvisionner. Il était allé au magasin et avait dit : « Cet homme, ou ce garçon, travaille pour moi et je veux qu'il obtienne tout ce dont il a besoin. » On n'avait pas droit à la bière ni à des trucs de ce genre. On avait seulement droit à de la nourriture. Cela donnait une responsabilité à M. Johnson, ainsi, au moment de la paie, il emmenait d'abord mon

père au magasin pour qu'il règle sa note. Et si l'ardoise était plus importante que la somme reçue après le partage des récoltes, M. Johnson se chargeait de la différence. Alors on lui devait encore plus d'argent.

À la fin de l'année, au moment des comptes, M. Johnson apportait nos récoltes au marché. Nous réglions nos dettes. Puis il disait à mon père : « Eh bien ! Ivory, tu t'es presque acquitté de toutes tes dettes cette fois. Je crois que l'année prochaine tu t'en sortiras. » Et parce que mon père n'avait pas reçu d'instruction et ne savait pas lire, il prenait pour argent comptant ce que disait M. Johnson. Et parce qu'il n'avait rien d'autre que sa religion et son honnêteté, il ne se posait pas de questions et n'essayait pas d'enfreindre les règles.

C'est pourquoi mon grand-père aussi vivait avec nous sur les terres de M. Johnson. Car une fois que vous êtes installé dans une ferme, vous pouvez travailler toute votre vie sans jamais vous sortir de vos dettes. En général, il ne s'agissait pas de beaucoup d'argent.